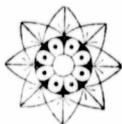
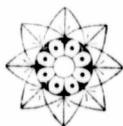




Première
ANNEE

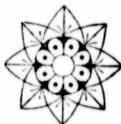


VOLUME
premier.



NUMERO

3



20
Février
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,

MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé

Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. I. No. 3. — 20 FÉVRIER, 1898.

SOMMAIRE :

Evangile du Dimanche de la Quinquagésime. — LITURGIE ET SYMBOLISME. Le carême. — DOCTRINE CHRETIENNE. De l'autorité de l'Eglise. — VARIETES. L'Eglise catholique et le progrès. — Date. — Opinion du clergé. — NOS MODELES. — L'enfant de chœur.



Le Dimanche de la Quinquagésime.

Suite du saint Evangile selon saint Luc.

En ce temps-là, Jésus prit les douze Apôtres avec lui, et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui est écrit par les Prophètes touchant le Fils de l'homme sera accompli. Car il sera livré aux gentils, traité avec dérision, flagellé, couvert de crachats : après qu'on l'aura flagellé on le fera mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à ce discours : c'était un langage caché pour eux, et ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait. Or, comme il approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis le long du chemin, où il demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il se mit à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant l'en reprirent vivement, en lui disant de

se taire ; mais il criait encore plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât ; et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit : Que souhaitez-vous que je vous fasse ? Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie. Et Jésus lui dit : Voyez ; votre foi vous a sauvé. A l'instant même il vit, et il le suivait en rendant gloire à Dieu, et tout le peuple témoin de ce miracle rendit aussi gloire à Dieu.

LITURGIE ET SYMBOLISME.

LE CARÊME

La joyeuse décoration de nos autels, souvenir des fêtes de Noël, a disparu ; le célébrant a remplacé les riches ornements par la modeste chasuble violette. L'orgue a cessé de se faire entendre. **Le Gloria in excelsis Deo**, ce cantique des anges est retranché ; l'alleluia, ce cri de triomphe, de louange et de joie ne retentira plus jusque Pâques. Pourquoi cette différence dans l'office divin ? — Peuple chrétien, c'est le carême qui commence ! L'Eglise nous le rappelle, non seulement par des ordres formels et des exhortations pressantes, mais encore par le doux langage de sa liturgie.

Le carême est un temps de réparation et d'amendement, consacré particulièrement à la prière, à la pénitence et aux bonnes œuvres. Pendant ces quarante jours nous honorons la solitude et le long jeûne de Jésus-Christ ; nous nous préparons à la Pâque, c'est-à-dire, au passage de la mort à la vie, ou d'une vie imparfaite à une vie plus sainte. Le violet dont la teinte est moitié sombre, moitié éclatante, rappelle tout à la fois, la douleur et l'espérance. Le violet nous met devant les yeux l'ineffable mélange des travaux de la pénitence et de l'espérance du pardon. Jusqu'à la veille de Pâques, le violet sera donc la couleur des ornements de l'autel et des vêtements des ministres du sanctuaire ; et pendant ce même temps, les chants liturgiques seront empreints de la tristesse mêlée d'espérance qui convient à des cœurs repentants.

Mais ce qui caractérise surtout la sainte saison qui commence, c'est le grand devoir du jeûne. L'institution du jeûne dans l'Eglise remonte aux premiers temps du Christianisme. N.-S. Jésus-Christ lui-même l'a inauguré par son exemple dans le désert. Plus tard, les disciples de Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas comme eux

et les pharisiens. Il leur répondit : " Est-ce que les enfants de l'Epoux peuvent être dans le deuil, tandis que l'Epoux est avec eux ? Il viendra un " temps où l'Epoux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront. " Aussi par les Actes des Apôtres, nous voyons que les disciples du Sauveur, après la fondation de l'Eglise, s'appliquèrent au jeûne et le recommandèrent aux fidèles. La raison de cette conduite est facile à saisir. L'homme est pécheur. L'expiation lui est donc nécessaire.

Or de tous les moyens de mortifier la chair, le jeûne est le plus facile et le plus efficace. C'est pourquoi les Saints Apôtres statuèrent dès le commencement du christianisme que la solennité de Pâques serait précédé d'un jeûne universel ; et l'on détermina tout naturellement pour cette carrière de pénitence le nombre de quarante jours que l'exemple du Sauveur avait marqué.

Le carême des premiers siècles de l'Eglise était de beaucoup plus sévère que le nôtre. L'unique repas de la journée était différé jusqu'au soleil couché.

Au neuvième siècle, on voit encore les pasteurs réclamer contre ceux qui se croyaient en droit de prendre leur repas à l'heure de None, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi. Depuis, cependant l'Eglise, s'accommodant à la faiblesse de ses enfants, adoucit la discipline du jeûne. Elle le fit d'abord en avançant l'heure de l'unique repas. Plus tard il fallut encore de nouvelles concessions en autorisant ce qu'on a appelé la collation. Puis enfin dans ces derniers temps, le jeûne fut rendu encore plus facile par l'usage des deux onces de nourriture le matin.

Tout en reconnaissant que nous ne sommes plus de la vieille race de jadis, il faut avouer que malheureusement notre époque ne veut pas entendre parler de mortification. On se prétend exempté des pénitences corporelles par défaut de santé ou par excès de travail. Que de préjugés, que de prétextes, que d'exemples malheureux contribuent à fausser les âmes sur ce point ! Que de fois n'a-t-on pas entendu cette excuse sortir de la bouche de nos soi-disant fervents catholiques : qu'ils ne jeûnent pas, parce que le jeûne les fatiguerait ! Comme si l'abstinence et le jeûne avaient un autre but que d'imposer une peine à notre corps. Ah ! le raisonnement de Dieu sera bien différent au jour du jugement ; Lui qui voit chaque jour, ces catholiques tièdes et négligents s'imposer tant de fatigues bien autrement pénibles dans la recherche des intérêts et des jouissances de ce monde. Que de santés s'usent dans des plaisirs dangereux ou coupables !

Au lieu de dire que les santés sont devenues trop délicates pour supporter le jeûne et l'abstinence, il serait beaucoup plus exact de dire que la génération actuelle en est rendue à ce point de faiblesse physique parce qu'elle n'observe presque plus le jeûne et l'abstinence.

N'y a-t-il pas cependant de dispense légitime du jeûne? — Oui, il en est. Mais que l'illusion est facile dans cette matière! Aussi, pour mettre sa conscience en sûreté, il faut s'adresser aux pasteurs de l'Eglise; il est bon d'y ajouter quelquefois l'avis d'un médecin *pieux et éclairé*. Un léger dérangement, ou un petit malaise ne suffisent pas pour dispenser du jeûne.

Chrétiens, écoutez ces paroles de St Paul: " Voici le temps favorable, voici le jour de salut. " Prenez aujourd'hui la résolution de faire un carême tout de bon, joignant à vos mortifications, la prière, l'aumône, la confession et la sainte communion, et je vous assure qu'à Pâques vous ressentirez une joie telle qu'aucun plaisir de la terre n'en peut donner.

X... prêtre.



DOCTRINE CHRÉTIENNE.

DE L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

PAR LE RÉVÉREND PÈRE ALEXIS, CAPUCIN.

Nous vivons, ami lecteur, dans un siècle d'indépendance. Personne ne veut plus obéir, il n'est point d'autorité qu'on ne discute; c'est le triomphe du libre examen.

Dans ces conditions, vous supposez bien que l'autorité de l'Eglise, autant et plus que les autres, a dû passer par le crible de la critique. Elle n'en est point sortie indemne et beaucoup de catholiques eux-mêmes n'ont plus pour leur Mère le respect et l'obéissance d'autrefois.

Cet esprit d'indépendance qui s'est glissé dans la famille, dans la société et dans la religion, devait fatalement aboutir à la révolution, à l'hérésie et à l'impiété, anarchie universelle dont nous sommes les tristes témoins.

Afin de calmer les inquiétudes de votre foi, j'ai cru bon, cher lecteur, de vous offrir quelques pages de controverse destinées à vulgariser les bons principes; heureux serai-je si vous prenez la peine de les parcourir, car avec un peu de réflexion vous vous convaincrez facilement que notre sainte reli-

gion est pleine de sagesse, et qu'elle n'enseigne rien qui répugne au bon sens.

Aujourd'hui nous commençons par une double discussion, la première avec un libre-penseur, la seconde avec un protestant, sur la divine autorité de l'Eglise; vous verrez comme il est facile de répondre à leurs attaques.

Un prêtre rencontre sur son chemin deux de ses amis, l'un libre-penseur, l'autre protestant : il les salue en riant.

LE PRÊTRE. — Bonjour, Messieurs, vous me regardez tous deux d'un air qui n'indique rien de bon. Vous tramez, sans doute, contre moi quelque complot ? — Ils rient également.

LE PROTESTANT. — Précisément, mon père. En vous voyant, nous avons dit : Voici un tyran qui vient vers nous.

— Comment, vous m'appellez un tyran, moi ?

— Sans doute. N'êtes-vous pas un des noirs suppôts de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine qui tient tout le monde sous le joug ?

— Sous le joug ? Je voudrais voir comment vous prouveriez votre assertion. D'abord êtes-vous d'accord entre vous ?

— Non pas sur nos doctrines, mais sur la conclusion de la tyrannie de l'Eglise.

LE PRÊTRE. — Eh bien, si vous voulez, asseyons-nous sous cet arbre et nous discuterons à notre aise, en toute sincérité et courtoisie. — au libre-penseur—Parlez le premier, vous, exposez vos raisons ; on vous écoute.

LE LIBRE-PENSEUR — Tout d'abord je dois faire ma profession de foi. Vous me connaissez ; je suis ni un voleur, ni un anarchiste, ni un socialiste, ni un matérialiste ; je suis un homme paisible et bon citoyen.

LE PRÊTRE, *riant* — Oui, un de ces honnêtes gens dont l'enfer est plein.

LE LIBRE-PENSEUR — Je crois en Dieu et je pratique la religion naturelle. Comment ne pas croire en Dieu quand on a des yeux et du bon sens ? ainsi que vous le chantez dans vos psaumes, les cieus racontent la gloire de Dieu.

Une montre prouve l'horloger, dit-on. De même dois-je dire : il y a un Créateur, puisqu'il y a des créatures. Le Créateur est éternel, puisqu'il n'est point créé. Ce Créateur est tout puissant, puisque il est auteur de toute force. Ce Créateur est infini, puisque son œuvre est immense. Ce Créateur est sage, puisque le monde est plein d'harmonie. Ce Créateur est bon, puisqu'il est père. Ce Créateur est juste, puisque la justice est la condition de l'ordre.

Que de merveilles frappent ma vue ! Le ciel sans limites me donne une

idée de l'Infini ; les créatures qui naissent et meurent me font penser à l'Incréé, à l'Immortel ; les muettes et formidables énergies de la nature, me parlent de leur Moteur ; l'ordonnance des astres et des saisons trahit un plan de Sagesse ; les amours et les maternités des êtres animés sont l'emblème et l'image de cette maternelle Providence dont la tendresse nous enveloppe. Or cette éternité, cette immensité, cette toute puissance, cette sagesse, cette bonté, cette justice, que je conçois et que je vois comme réelles et nécessaires, sont les attributs, les manifestations de l'Être spirituel et souverain que j'appelle Dieu et que j'adore.

LE PRÊTRE ET LE PROTESTANT — Bravo ! vous parlez comme un philosophe et comme un chrétien.

LE LIBRE PENSEUR — Laissez-moi poursuivre, vous allez bientôt rabattre vos éloges.

Dieu, tel que je le conçois, fait bien tout ce qu'il fait. Donc l'homme, chef-d'œuvre de ses mains, est une œuvre parfaite. Or, que faut-il à la perfection d'une œuvre ? La proportion entre ses parties, l'adaptation des moyens à leur fin. Mais quelle est la fin de l'homme ? Dieu, sans doute, comme vous le proclamez si bien en disant : *Omnia propter semetipsum operatus est Deus* : Dieu rapporte tout à Lui-même.

Ainsi c'est entendu, l'homme doit tendre à Dieu, autrement dit au bien, à la vertu, qui sont le vrai culte de Dieu.

Maintenant, quels sont les moyens donnés à l'homme pour atteindre sa fin ? Ils sont au nombre de deux : la raison et la volonté, la raison pour connaître, la volonté pour agir. C'est d'ailleurs la vieille formule de votre catéchisme : L'homme a été créé pour connaître et servir Dieu, afin d'obtenir par ce moyen la vie éternelle. Moi aussi je prétends à une récompense, quoique je ne sache point précisément ce qu'elle doit être.

Ma raison, ma volonté, voilà donc les deux instruments que Dieu me donne. Eh bien, ils me suffisent, je n'en veux point d'autres.

LE PRÊTRE, LE PROTESTANT — Holà !

— Ne m'interrompez point, s'il vous plaît. Vous parlerez plus tard tout à votre aise,

Je dis que ma raison est capable de connaître Dieu. Ecoutez votre grand saint Paul qui abonde dans mon sens : « Les philosophes païens, dit-il, ont connu la notion de Dieu. Ils ont marché du visible à l'invisible, et par le moyen des choses créées, ils ont découvert les secrets du Créateur, sa

vertu éternelle et sa divinité." C'est-à-dire qu'ils ont fait la démonstration que je faisais tout à l'heure.

Vous le voyez, pour connaître la divinité ma raison suffit. Dès lors qu'ai-je besoin de vos leçons et de vos livres?

Passons maintenant à ma volonté.

Si ma raison peut connaître Dieu, ma volonté est capable également de l'aimer et de faire le bien.

N'est-elle pas souveraine et libre? Ne dites-vous pas vous-même que Dieu ne veut pas la violenter et qu'il ne nous sauvera pas malgré nous?

Moi je dis plus. Non seulement elle est libre, mais elle est inclinée au bien, étant l'œuvre d'un Dieu bon. Pour suivre sa pente et faire le bien, il suffit qu'elle le connaisse. Or la connaissance du bien elle la possède, par l'usage de sa raison.

L'homme ressemble à un navire qui vogue dans la nuit; il a pour fanal sa raison, et pour pilote sa volonté.

Nous trouvons donc tout en nous; nous sommes parfaits. Dès lors, pourquoi demander la lumière à des hommes comme nous? Que peuvent-ils nous apprendre que nous ne sachions? Ne possédons-nous pas la loi naturelle?

Cette loi naturelle est simple et sublime; elle m'enseigne à aimer Dieu, à aimer mon prochain, à ne point faire d'injustice. Elle suffit.

Mais les hommes et les églises ne l'ont pas entendu ainsi. Tant de simplicité ne faisait point leur affaire. Ils ont prétendu régir notre raison et enchaîner notre volonté.

Ces officieux entremetteurs entre la divinité et nous, ont substitué leurs doctrines et leurs lois à la loi de la conscience. Ils ont inventé une multitude de dogmes mystérieux et arbitraires dans lesquels la raison se perd; ils ont écrasé nos épaules d'obligations insupportables.

Telle est, mon Père votre tyrannie.

Votre bible est une tyrannie; vos dogmes, vos prescriptions sont des tyrannies, vos papes, vos évêques sont des tyrans; vous même, mon Père, vous êtes un tyran, ceci soit dit sans vous offenser. Je veux servir Dieu à ma guise, l'aimer comme il me plaira, n'avoir pas d'autre autel que mon cœur, et d'autre docteur que ma conscience.

LE PRETRE — Oiseau bleu, théoricien, idéaliste! Vous êtes tellement absorbé dans la contemplation des cieux et de la nature que vous avez perdu de vue l'homme et sa condition réelle.

Ainsi vous prétendez que, par sa seule raison, l'homme peut connaître suffisamment Dieu et ses devoirs?

— Assurément.

— Ainsi vous prétendez que, par la seule force de sa volonté, il peut servir Dieu et faire le bien?

— Sans doute.

— De quel homme parlez-vous, du philosophe ou de l'homme du peuple?

— Hum ! pourquoi cette question?

— Pour la raison bien simple que les obligations de l'homme envers Dieu regardent tout le monde. Il faut donc que tout le monde puisse s'en acquitter. Ce n'est pas le philosophe, c'est l'homme que Dieu a créé pour le connaître l'aimer et le servir. Pensez-vous que tous les hommes, la foule du peuple, soient capables d'arriver par eux-mêmes à ce point de perfection?

— Je vous avouerai que je l'ignore ; j'ai parlé surtout de moi.

— Eh bien ! je vais vous prouver d'abord que le peuple ne le peut nullement, et ensuite que le philosophe lui-même, quoique d'une certaine façon il puisse y atteindre, reste beaucoup en deçà.

Ecoutez, c'est saint Thomas qui parle :

1^o La connaissance de Dieu exige beaucoup de science, de travail et de temps. Or le peuple n'a ni la science, ni l'envie, ni le temps nécessaires pour l'acquérir. Imaginez un pauvre nègre philosopant sur la nature et concluant de l'harmonie des astres à la sagesse d'un Etre créateur.

2^o L'homme instruit pourra, à force d'études, arriver à connaître Dieu ; mais quand ? bien tard dans sa vieillesse. Or, c'est dès son enfance qu'il doit commencer à le servir et à pratiquer la vertu. Mais comment pratiquer une vertu qu'il ne connaît pas encore ? Voilà pourquoi nous autres catholiques nous enseignons le catéchisme aux petits enfants, et nous leur apprenons à bien vivre.

3^o Enfin le savant lui-même, quoiqu'il fasse, n'aura jamais de Dieu une science absolue, témoin cette multitude de systèmes philosophiques tous différents. Mais alors que sera sa morale ? Vous connaissez l'axiôme : on ne peut baser d'obligations certaines sur des principes douteux ; toute sa morale se réduira donc à faire de la vertu un conseil et non plus un devoir.

Quelle est la conclusion de ces trois propositions ? Que la raison ne suffit point au peuple pour connaître Dieu ; que le savant lui-même le connaît trop tard pour bien vivre ; et que sa science d'ailleurs est trop insuffisante pour donner à sa volonté la force de pratiquer la vertu.

Que dites-vous de ces arguments ?

— Je vous avoue qu'ils m'ébranlent.

(à suivre.)



VARIETES.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LE PROGRES.

PAR LE REVEREND PERE ALEXIS, CAPUCIN.

SUPERIORITE SOCIALE DU CATHOLICISME SUR LE PROTESTANTISME.

Deuxième proposition.

L'Église catholique est le principal facteur du progrès moral.

Il est constant que les églises protestantes travaillent avec succès au progrès moral.

Mais combien, sur ce point encore, l'Église catholique les dépasse-t-elle ! Deux choses, sans entrer dans des développements inutiles, suffisent pour expliquer notre incontestable supériorité : la doctrine inflexible de l'Église relativement aux péchés intérieurs, et le sacrement de pénitence. Cette sévérité de notre religion, qui nous fait considérer comme péché mortel le simple consentement à une mauvaise pensée, est bien propre à surprendre le protestant moins rigide. Cette obligation de la confession, si dure, est bien propre à nous faire réfléchir avant de commettre le mal. Ce devoir absolu de restitution, jamais remis, *non remittitur peccatum nisi restitatur ablatum* est bien de nature à fortifier le sens de l'honnête. C'est peut-être aussi l'explication de la pauvreté des catholiques.

Que dirai-je de notre charité fraternelle, de notre pardon des injures, de notre doctrine sur le mensonge et le serment, sur le sacrement de mariage qui ne connaît point de divorce ? Je pourrais parler également de notre dogme inflexible de l'enfer qui fait trembler les méchants, dogme aujourd'hui abandonné par la plupart des protestants.

Si l'on veut chercher la confirmation de notre supériorité morale dans les faits, on n'a qu'à jeter les yeux autour de soi. Le dévouement et la chasteté du Clergé et des Ordres religieux, voués aux œuvres de zèle ; la joie avec laquelle l'homme du peuple accepte son état, son humilité si noble, sa charité inépuisable, ses instincts chevaleresques, son repentir après ses fautes ; sa soumission aux peines de la vie, sa sérénité à la mort, sa confiance tranquille en la divine miséricorde, sont autant de preuves d'une grandeur morale qu'aucun païen ne pourrait concevoir, qu'aucun protestant ne saurait atteindre, parce qu'elle repose uniquement sur la possession d'une grâce toute spéciale de Dieu.

Mais le progrès moral ne consiste pas seulement dans une somme de vertus sociales, il implique aussi une somme de bonheur.

Or le catholique, même sur la terre, est plus heureux que le protestant : Si l'argent faisait le bonheur je ne parlerais point ainsi ; mais le bonheur prend naissance à une source plus haute, dans la paix du cœur, dans la présence de Dieu et son amour. L'argent peut être pour le protestant une récompense et une bénédiction, comme cette graisse de la terre promise jadis aux Hébreux ; il n'en est point de même pour le catholique. La richesse lui est souvent plus nuisible qu'utile : dans tous les cas elle influe peu sur sa joie, car sa joie ne dépend pas des choses extérieures. " Je me réjouis, dit saint Paul, dans mes infirmités. " Ainsi fait tout bon catholique. Qu'importe la richesse, en effet, n'est-ce pas une chose périssable ?

Je n'entends pas dire que le catholique soit parfaitement heureux. Le bonheur absolu n'est point de ce monde. Mais du moins ses maux ne sont point sans remèdes, ses chagrins sans espoir. Il a du ressort, il se sent soutenu, et lorsqu'il a tout perdu sur la terre, il ne s'attache que plus fermement aux biens d'en haut.

Voilà ce qui alimente au cœur du catholique cette indomptable gaieté qui est devenue comme son caractère national. Le Français, l'Irlandais sont toujours gais. Pourquoi ? Parce qu'ils sont catholiques. Dès qu'ils apostasient ils deviennent tristes et sournois. Ils ont raison d'être joyeux, étant héritiers du Paradis.

L'espérance du céeste héritage leur donne la force de porter tous les maux, et d'affronter, le sourire aux lèvres, les angoisses mêmes de la mort.

Troisième proposition.

L'Eglise catholique est un facteur éminent de progrès intellectuel.

Dire qu'en dehors de l'Eglise il n'y a pas de progrès intellectuel possible, serait folie. Néanmoins il est certain que l'Eglise fait plus pour le progrès intellectuel du monde que toutes les sectes protestantes. La raison de cette supériorité est évidente. Comme l'homme marié, dont parle saint Paul, qui, divisé entre Dieu et la créature, ne peut faire autant pour Dieu que celui qui est chaste ; ainsi le protestant, trop plongé dans la matière, n'a plus, quand il s'agit des choses intellectuelles, la plénitude de ses facultés. Le catholique, au contraire, plus libre d'esprit, dispose de plus de forces et montre pour les sciences et les arts un goût plus affiné. Il aime les choses spéculatives, le vrai, le beau, le bien, la haute science, tous les arts,

sans arrière pensée de luxe . Plus pratique, au fond, que ceux qui le méprisent parce qu'ils travaillent pour de l'argent, lui travaille pour l'idée, et s'amasse un fonds immortel : la gloire .

Quand je dis catholiques, je n'entends pas seulement les catholiques pratiquants ; il suffit, pour bénéficier des hautes facultés intellectuelles, de vivre et de se mouvoir dans une atmosphère catholique ; l'ait y étant plus pur et plus subtil .

Quatrième proposition .

L'Eglise catholique est un facteur de progrès matériel au même degré que le Protestantisme .

Comme on le voit, je ne réclame plus pour le catholicisme de situation privilégiée. Le progrès matériel étant d'un ordre inférieur, il semble que le seul fait d'être chrétien suffise pour y donner accès et en développer l'aptitude. Ce que je prétends, par exemple, c'est que le catholique, même sur ce point, n'est inférieur à personne. Une preuve contre cette thèse est impossible. Si l'on m'objecte les découvertes protestantes, je répondrai par autant de découvertes catholiques. Si l'on parle de pouvoirs militaires, je répondrai que, dans la triple alliance, arbitre de l'Europe, deux puissances sont catholiques, et une seule, l'Allemagne, est à demi protestante ; que dans la double alliance, sa rivale, une nation, la France, est catholique ; l'autre, la Russie est schismatique, et non protestante. Si enfin, pour dernier et décisif argument, on allègue la puissance industrielle et commerciale de l'Angleterre et des Etats-Unis, je répondrai qu'au point de vue du commerce et de l'industrie, la palme appartient, non à quelqu'une des grandes nations précitées, mais à la minuscule et catholique Belgique, qui, proportionnellement, les dépasse toutes de beaucoup.

En effet, pendant l'année 1897, l'Angleterre dont la population est de 39 millions, a fait du commerce pour 3 milliards 600 millions de piastres ; tandis que la Belgique, pour une population de 6 ½ millions a fait du commerce pour un milliard ; c'est-à-dire presque le double de l'Angleterre.

L'histoire nous apprend que la suprématie commerciale ou politique est changeante et indépendante de la religion. Elle a appartenu dans le passé à l'Italie, à l'Espagne et à la France ; aujourd'hui l'Angleterre et l'Allemagne se la disputent, mais déjà commence à surgir des brumes de l'Orient, la grande ombre de la Russie qui menace d'écraser toutes les nations occidentales.

Pour dire vrai, le progrès matériel des peuples tient à des causes multiples dont nous aurons l'occasion de parler plus tard; mais de toutes ces causes, la religion est une de celles qui doivent le moins entrer en ligne de compte.

Cela suffit à ma thèse, que le progrès matériel n'est l'apanage d'aucune église particulière.

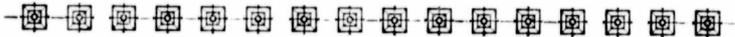
(à suivre.)

Monsieur Jos. CABEUX, 97, rue St Jacques, Montréal, nous a fait l'honneur de nous adresser un exemplaire du " LIVRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE. " C'est avec le plus grand plaisir que nous recommandons ce livre à nos familles canadiennes. Au milieu de renseignements fort utiles, il contient de nombreuses pages blanches destinées à enregistrer tous les événements qui intéressent la famille : naissances, baptêmes, mariages, décès. Il est tout à fait conforme à l'esprit de l'Église et bien important pour le développement d'un peuple, d'enregistrer ainsi la vie de chaque foyer, car c'est un moyen de resserrer les liens de la famille et de développer l'esprit patriotique.

On nous fait remarquer à juste titre, qu'en mettant sur *La Famille Chrétienne* la date du Dimanche pour lequel elle est publiée, nous donnons lieu de supposer que la revue est imprimée ou adressée le Dimanche. Pour ôter toute équivoque, à partir du prochain numéro, nous mettrons la date de l'issue.

La Famille Chrétienne ne paraît encore que tous les quinze jours; mais nous allons gagner du temps petit à petit, jusqu'à ce qu'elle paraisse toutes les semaines, le jeudi, pour être rendue partout avant le Dimanche.

C'est tout un personnel que nous avons à former pour un travail régulier. Que nos lecteurs veulent bien patienter un peu, et ils seront dédommagés. Les abonnements arrivent tous les jours; le ruisseau est petit encore, mais il coule sans interruption. Six de nos Seigneurs les évêques de la province de Québec ont daigné s'inscrire comme abonnés.



CE QUE LE CLERGE PENSE DE " LA FAMILLE CHRETIENNE. "

Pour encourager nos bien-aimés lecteurs, nous leur donnerons quelques extraits de la correspondance que nous adressent au sujet de la Revue, Nos Seigneurs les Evêques et les membres éminents du clergé.

Aujourd'hui nous citons une lettre qui est une analyse exacte de notre programme et qui nous a fait d'autant plus de plaisir que son auteur a péné-

tré au plus intime de ce qui sera toujours notre ligne de conduite: lutte franche et ferme contre l'erreur, respect pour les personnes.

On nous a dit: Votre programme est trop pieux, votre profession de Foi trop nette; il est de mauvais goût de mettre l'Évangile du Dimanche en tête de votre Revue; pour faire du bien, il faut s'insinuer auprès des lecteurs en laissant certaines vérités dans une demi-obscurité, etc... etc... La lettre que nous publions répond à ces craintes; nous aurons occasion de revenir sur ces objections des timides et des partisans du "laisser aller." Aujourd'hui contentons-nous de dire que les apôtres et les saints ont toujours eu un programme bien défini: les apôtres ont composé le symbole qui est leur programme, avant de se séparer. Ils ont toujours annoncé "Jésus et Jésus crucifié," sans cacher la croix sous leur manteau. Ce qui les a fait réussir, c'est la Charité du Christ qui les poussait, et l'oubli complet d'eux-mêmes. Voilà les exemples que nous nous efforcerons d'imiter.

Amis lecteurs, dites un *Ave Maria* chaque jour pour nous venir en aide. C'est indispensable.

Ecole Normale Laval, Québec, 22 Janvier, 1898.
Monsieur l'Abbé A. L. Mangin, Directeur de "La Famille Chrétienne"

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire avec avidité les seize pages de votre revue. Elles m'ont intéressé au plus haut point et rien n'y contredit à l'épigraphie: **Place à Dieu.** Il faudrait être pervers pour y trouver à redire. La charité souffle dans ces pages. On expose la doctrine, on combat l'erreur, mais on respecte les personnes.

Un médecin disait: "Un bon régime vaut mieux que cent tonnes de remède." C'est encore plus vrai dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, car le régime chrétien contient toujours un remède efficace contre les divers maux morales. Si la société est malade, c'est qu'elle a abandonné les saines lectures, les habitudes régulières, les exercices de la vie chrétienne. **La nature a horreur du vide:** cette sève chrétienne disparue, l'âme sociale a comblé le vide par des livres légers ou malsains, la vie à sensations et les réunions mondaines et dangereuses. Votre revue permettra aux plus humbles fidèles de constater le trésor de beautés, la manne cachée dans le symbolisme et la liturgie, d'en faire leur nourriture quotidienne et de goûter les beautés du culte. Combien de fidèles rompent avec l'habitude de n'entendre que la messe basse le dimanche, pour assister à une grand'messe, où il leur est donné de jouir d'un orateur distingué, ou d'une des messes de Mozart, de Haydn, etc? Qu'ils comprennent les richesses de nos cérémonies, et le plaisir sensible et relevé qu'ils goûteront les rendra assidus à nos offices publics **qui sont célébrés pour eux.**

La Doctrine catholique comprise parfaitement est non-seulement une lumière mais encore une grâce. Elle échauffe en même temps qu'elle éclaire et rend ainsi le joug du Christ doux, et son fardeau léger. Par le fait qu'elle dissipe les chimères, elle réserve toute la force de l'âme pour les luttes inévitables.

Les exemples offrent surtout cet avantage qu'ils nous instruisent sans nous **prendre à partie**. L'homme est ainsi fait qu'il s'adresse lui-même très facilement les reproches qu'il n'endurerait pas des autres. Le plaisir de la découverte compense pour les sacrifices qu'il aura à faire. D'ailleurs ces modèles que vous nous proposerez ne seront-ils pas un contrepoids à cette avalanche de crimes qui sont étalés avec tant de complaisance dans la presse à sensation? **Les exemples entraînent.**

Ce n'est pas pour vous que j'écris ces réflexions, c'est le besoin, que j'éprouve de vous dire combien j'apprécie votre revue, qui a fait cette lettre si longue.

Voici deux piastres incluses pour deux abonnements: Vous m'enverrez un exemplaire et vous adresserez le second à mon frère... Il a une famille de quatorze enfants. Votre revue ne prêchera pas dans le désert.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Directeur,
votre très humble en N.-S.
Th. G. Rouleau, ptre.



NOS MODELES.

L'Enfant de chœur,

OU LE JEUNE MARTYR DE L'EUCCHARISTIE.

suite.

Il ne lui vint pas même l'idée de se cacher pour se mettre en sûreté—

Sa seule pensée fut que ce misérable se disposait à porter des mains sacrilèges sur le ciboire qui renfermait la sainte Hostie de sa première communion, et à outrager le Corps sacré de son Rédempteur!... Sans réflexion, sous l'impulsion de la ferveur de son âme, il courut à l'autel.

Ses pas ne furent pas entendus dans le fracas de la porte du tabernacle que le voleur brisait, mais lorsque celui-ci, se tournant, le vase d'or entre les mains, vit l'enfant sur le premier degré, il recula effrayé. D'un bond, avec un cri d'horreur et une force au-dessus de son âge, le jeune défenseur

de l'autel se jeta sur lui, et enlaça solidement ses doigts autour du ciboire.

Dans l'obscurité et la surprise, le voleur ne s'aperçut pas tout d'abord combien faible était son adversaire ; mais levant le ciseau qui avait servi à briser le tabernacle, il frappa de toutes ses forces. Il infligea une blessure terrible au front de l'enfant et le sang jaillit en un ruisseau vermeil.

Cependant, le petit blessé retenait toujours le ciboire.

Le voleur effrayé de ce qu'il venait de faire prit la fuite dans l'ombre. L'enfant se tint debout, un moment, puis s'affaissa au pied de l'autel, pressant toujours sur sa poitrine le trésor pour lequel il avait donné sa vie.

Le prêtre qui entra le premier dans l'église, le matin, le trouva là étendu sans vie, le sourire sur les lèvres, tenant encore le ciboire dans ses doigts roidis, une tache de sang sur la terre formant comme une auréole empourprée autour de la tête. La fenêtre fracturée et le tabernacle brisé disaient assez le reste de l'histoire.

Dans la ville, l'émotion fut profonde et générale.

La scène scandaleuse qui avait eu lieu dans la demeure de l'enfant, connue et commentée — expliquait facilement comment il avait dû chercher un refuge dans l'église.

Tout le jour une foule nombreuse se pressa près de la couche funèbre où il reposait, paré comme pour une fête — La glorieuse blessure de sa tête disparaissait sous un monceau de fleurs. D'un côté, on voyait son père assis, inerte et comme foudroyé, la face livide, l'œil dilaté, l'air hébété. De l'autre, la mère pâle aussi, — les lèvres comprimées, de temps à autre, ses yeux se mouillaient de larmes venant d'un cœur oppressé par la douleur.

Et cependant, malgré toutes ses angoisses, un sentiment d'orgueil pénétrait sa grande âme de chrétienne, non pas un orgueil de la terre, car elle était la mère d'un martyr !

Jamais, dans la ville, il n'y eut de funérailles plus solennelles ou moins lugubres. Les premiers communians portèrent tour à tour le cercueil de leur camarade ; les jeunes filles comme un chœur d'anges, marchaient en avant, voilées de blanc et les mains pleines de fleurs. Toute la ville suivait. Dans le profond silence de la longue procession, la voix du prêtre s'élevait par intervalles pour entonner le chant de triomphe avec lequel l'Eglise accompagne le vol d'un ange au ciel : LAUDATE PUERI DOMINUM !...

Pour témoigner de leur sympathie, les premières dames de la ville accompagnaient la pauvre mère privée de son fils... Le père marchait en tremblant derrière le cercueil, la tête basse, les yeux hagards. Quand on

descendit la bière dans la fosse, un cri rauque sortit de ses lèvres, il tomba sur la terre et perdit connaissance.

Quelqu'un dit en laissant le cimetière : " Qui aurait pensé qu'une brute de son espèce eût tant d'affection pour son enfant ? " — Le voleur, l'assassin ne fut jamais découvert, seulement, le changement notable survenu depuis ce temps dans la conduite du malheureux père, fut remarqué de tous. On s'attendait à le voir retourner à ses anciennes habitudes, après quelques jours donnés au chagrin ; mais évidemment, il avait reçu un choc qui l'avait changé complètement. Il ne fréquenta plus ses compagnons d'autrefois et cessa de boire. Il travailla comme un enragé. Son visage était sombre et chaque jour, son aspect devenait de plus en plus farouche.

Il baissait les yeux en présence de sa femme comme effrayé ou honteux. Lui, railleur des choses saintes, blasphémateur insigne, ennemi juré des prêtres et de la religion, allait à la messe tous les dimanches. Mais il restait presque seul près de la porte, et pour tout l'or du monde il n'aurait pas levé les yeux vers l'autel où les enfants de chœur balançaient leurs encensoirs. Il sortait quelquefois le soir, mais dans l'obscurité. Et quiconque aurait su où il allait, aurait pénétré le secret du chagrin farouche et écrasant qui s'était emparé de lui.

Laissant la route, traversant les champs, à l'ombre de la haie, il atteignait le cimetière, se jetait sur la tombe du petit martyr, couverte de fleurs fraîchement renouvelées, se frappait la poitrine, pleurant à chaudes larmes. Puis il pressait la terre de ses lèvres en murmurant tout bas, comme si sa propre voix l'eût effrayé :

" Jules, mon enfant, m'a-tu pardonné ? ... dis-moi, ma souffrance n'est-elle pas le prélude des tourments éternels ? ... Suis-je maudit pour toujours, pourrai-je jouir du bienfait de la Rédemption, moi qui ai porté une main sacrilège sur l'autel et versé le sang d'un martyr ... et ce martyr, mon propre enfant. "

Quelquefois il croyait entendre, venant de la tombe une voix douce comme celle d'un ange " Mon père, le désespoir est le seul péché que le bon Dieu ne pardonne pas. "

Boissière.

(fin)

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUARD AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FEE ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

	doz.	cent
<i>La Voie Douloureuse</i> ,	03	\$ 1.75
<i>Le Prêtre</i> ,	"	"
Salut, O Mère de Miséricorde,	"	"
Réparation,	"	"
Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire,	"	"
<i>La Sainte Messe</i> ,		\$ 1.50
	cent	mille
Souvenez-vous,	12	\$ 1.00
Un Vrai Trésor,	"	"
<i>Couronne d'Ave</i> ,	"	"
Mystères du St Rosaire,	"	"
Petit Evangile du St Nom de Jésus,	"	"
<i>Brefs de St Antoine, sur papier</i> ,	"	"
Litanies de la Résignation,	"	"
Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 5 cents chacun —		\$ 3.00 le cent

Franco par la malle.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

Conditions d'abonnement.

Le prix de l'abonnement est une piastre [\$1. 00] par an, et doit être payé d'avance.

Prix pour l'Europe 7, 50 francs.

Les numeros spécimens sont gratuits.

Les abonnements partent du commencement de chaque mois.



ALMANACHS 1898.

L'Almanach Agricole, Commercial et Historique, (32^{ème} année) franco par malle, 6 cts l'exemplaire ou 40 cts la douzaine.

L'Almanach des Familles, (21^{ème} année) franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 40 cts la douzaine.

L'Almanach des Cercles Agricoles, (5^{ème} année) franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 50 cts la douzaine.

Calendrier de la Puissance du Canada, franco par malle 6 cts l'exemplaire ou 35 cts la douzaine.

Sur réception de 25 cts ces quatre publications ainsi qu'un Block Note seront expédiés par la poste.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS,

14 rue St Vincent,

Montréal